



Alliance Française

Cambridge - Norwich

Literature in Time n°6 – 13/05/2025

Texte n°2 : *Ecrire*, Marguerite Duras, 1993

Publié en 1993 aux éditions Gallimard, Écrire est un texte inclassable, entre essai, autobiographie, méditation littéraire et aveu intime. Ce livre bref mais dense s'inscrit dans la dernière période de l'œuvre de Marguerite Duras, alors qu'elle est déjà une figure majeure de la littérature française du XXe siècle et qu'elle revient, d'une manière radicalement épurée, sur ce qui a toujours constitué le cœur de son existence : l'acte d'écrire.

*Duras y explore ce **geste vital, solitaire, presque physique**, qu'est l'écriture. Elle parle de sa maison de Neauphle-le-Château, du silence, du vide, de la peur d'écrire, de la nécessité d'y aller malgré tout. À la manière d'un journal fragmentaire, le texte interroge le **rapport entre la vie et l'œuvre**, entre le souvenir et la fiction, entre le corps et le langage. Elle y affirme aussi l'idée que **l'écrivain véritable n'écrit pas pour plaire**, mais pour chercher, pour creuser, pour dire l'indicible.*

Je crois que c'est ça que je reproche aux livres, en général, c'est qu'ils ne sont pas libres. On le voit à travers l'écriture : ils sont fabriqués, ils sont organisés, réglementés, conformes on dirait. Une fonction de révision que l'écrivain a très souvent envers lui-même. L'écrivain, alors il devient son propre flic. J'entends par là la recherche de la bonne forme, c'est-à-dire de la forme la plus courante, la plus claire et la plus inoffensive. Il y a encore des générations mortes qui font des livres pudibonds. Même des jeunes : des livres charmants, sans prolongement aucun, sans nuit. Sans silence. Autrement dit : sans véritable auteur. Des livres de jour, de passe-temps, de voyage. Mais pas des livres qui s'incrument dans la pensée et qui disent le deuil noir de toute vie, le lieu commun de toute pensée.

Je ne sais pas ce que c'est un livre.
Personne ne le sait. Mais on sait quand il y en a un. Et quand il n'y a rien, on le sait comme on sait qu'on est, pas encore mort.

Chaque livre comme chaque écrivain a un passage difficile, incontournable. Et il doit prendre la décision de laisser cette erreur dans le livre pour qu'il reste un vrai livre, pas menti. La solitude je ne sais pas encore ce qu'elle devient après. Je ne peux pas encore en parler. Ce que je crois, c'est que cette solitude, elle devient banale, à la longue elle devient vulgaire, et que c'est heureux.

Quand j'ai parlé pour la première fois de cet amour entre Anne-Marie Stretter, l'ambassadrice de France à Lahore, et le vice-consul, j'ai eu le sentiment d'avoir détruit le livre, de l'avoir sorti de l'attente.
Mais non, non seulement ça a tenu, mais ça a été le contraire. Il y a aussi les erreurs des auteurs, des choses comme ça qui sont en fait des chances. C'est très enthousiasmant les erreurs réussies, magnifiques, et même les autres, celles faciles comme relevant de l'enfance, c'est souvent merveilleux.

Les livres des autres, je les trouve souvent « propres », mais souvent comme relevant d'un classicisme sans risque aucun. *Fatal* serait le mot sans doute. Je ne sais pas.

Les grandes lectures de ma vie, celles de moi seule, c'est celles écrites par des hommes. C'est Michelet. Michelet et encore Michelet, jusqu'aux larmes. Les textes politiques aussi, mais déjà moins. C'est Saint-Just, Stendhal, et bizarrement ce n'est pas Balzac.

Le Texte des textes, c'est l'Ancien Testament.

Je ne sais pas comment je me suis tirée de ce qu'on pourrait appeler une crise, comme on dirait crise de nerfs ou crise de lenteur, de dégradation, comme serait un sommeil feint. La solitude, c'était ça aussi. Une sorte d'écriture. Et lire c'était écrire.

Certains écrivains sont épouvantés. Ils ont peur d'écrire. Ce qui a joué dans mon cas, c'est peut-être que je n'ai jamais eu peur de cette peur-là. J'ai fait des livres incompréhensibles et ils ont été lus. Il y en a un que j'ai lu récemment, que je n'avais pas relu depuis trente ans, et que je trouve magnifique. Il a pour titre : *La Vie tranquille*. De celui-là j'avais tout oublié sauf la dernière phrase : « *Personne n'avait vu l'homme se noyer que moi.* » C'est un livre fait d'une traite, dans la logique banale et très sombre d'un meurtre. Dans ce livre-là, on peut aller plus loin que le livre lui-même, que le meurtre du livre. On va on ne sait pas où, vers l'adoration de la sœur sans doute, l'histoire d'amour de la sœur et du frère, encore, oui, celle pour l'éternité d'un amour éblouissant, inconsideré, puni.